

**PAUL-EUGÈNE BACHE.**

NOTICE NÉCROLOGIQUE.

Constantine, le 15 octobre 1863.

*A Monsieur Adrien Berbrugger, Directeur de la  
Revue Africaine.*

Monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre chère lettre du 8 octobre courant, et je me plais à en reproduire ici les premières lignes, parcequ'elles sont une manifestation de votre affection et de votre estime pour notre vieil ami Bache :

« En apprenant la mort du très-regrettable M. Bache, dites-  
» vous, j'ai songé à lui consacrer, dans notre *Revue*, un article  
» nécrologique digne de ses mérites. Mais les matériaux les plus  
» essentiels me manquaient, et j'ai dû penser aussitôt à vous, à  
» qui il aura remis ses notes biographiques, etc., etc. »

Je ne puis trop vous remercier, pour lui et pour moi, de cette bonne pensée, qui fait honneur à votre cœur, et de votre démarche qui me permet d'accomplir un devoir si conforme à mes vœux !

En effet, j'ai reçu toutes les confidences du pauvre Bache, depuis quelques années ; je lui ai donné l'hospitalité de la maison et du cœur, lorsqu'il s'est rendu à Lambèse. Et, lui toujours confiant en l'avenir, il m'avait remis ses notes biographiques en vue de l'article que je lui destinais dans ma prochaine publication : *Les écrivains de l'Algérie*. Nous ne pensions guère alors, lui et moi, que ces mêmes notes étaient appelées, par un destin fatal, à devenir l'épithaphe prochaine placée par nous sur son tombeau !

A la nouvelle de sa mort *solitaire*, je n'ai point oublié mes obligations de pieux et sincère ami.

M. Alexandre Lambert, rédacteur en chef de l'*Akhbar*, se trouvant à l'exposition de Constantine, il y a près d'un mois, je l'ai prié d'accueillir l'article nécrologique de M. Bache. Sur sa promesse d'insertion, je le lui ai remis, pensant que cet article paraîtrait immédiatement dans les colonnes de son journal (1). Jusqu'à ce jour, je ne l'ai point vu dans l'*Akhbar*, même après

---

(1) Il a paru dans ce journal, n° du 27 octobre 1863. — *M. de la R.*

une lettre de réclamation amicale, adressée par moi à M. Lambert. Une heureuse spontanéité d'intention et de pieux souvenirs, entre nous, va donc, aujourd'hui, me permettre de réaliser mes premiers vœux; et notre pauvre ami Bache, si bon, si laborieux, si désintéressé, n'aura pas la solitude de l'oubli après sa mort, comme il l'a eue à l'heure de son trépas!

L'Algérie de la presse et des lettres ne doit-elle pas semer avec nous quelques fleurs de deuil sur cette fosse, car Bache n'a point de tombeau, pas une pierre qui marque sa place dans le champ des morts, pas une ligne qui rappelle son nom dans ce royaume de la solitude, *regna solitudinis*! Tel est le partage de ce littérateur fécond, délicat, savant et infatigable, après vingt-quatre ans de résidence en Algérie, pendant lesquels il n'a cessé d'y publier des livres si précieux et d'y remplir maints journaux de ses nombreux articles.

Mais déroulons ce nouveau feuillet de la mort!

Paul-Eugène Bache était né à Paris (Seine), le 26 novembre 1812. Il y fit des études plus solides que brillantes (c'est son expression), partie au collège Henri IV, comme boursier, fils d'un ancien professeur d'histoire dans ce collège, et partie au collège Saint-Louis. Il fut un enfant peu précoce, qui à l'âge de douze ans, et pour des raisons de famille, n'était pas encore baptisé et ne savait ni lire ni écrire (c'est son affirmation).

Mais, pendant ses études, le jeune Bache devint, dit-il, un grand piocheur, et cependant il n'eut jamais de succès, parce que son âge avancé l'empêchait, en outre, d'accéder le concours général. En rhétorique, un second prix de *dissertation française* sembla, tout d'un coup, avoir décidé sa carrière littéraire. Deux fois candidat à l'école de Saint-Cyr, M. Bache fut deux fois refusé.

Ses études terminées, il se fit recevoir bachelier ès-lettres et bachelier ès-sciences physiques (Académie de Paris). Il parcourut, successivement et pendant plusieurs années, la carrière du barreau et celle de la médecine (Paris), pour laquelle il semblait avoir des aptitudes tout-à-fait spéciales, et, enfin, celle des armes (Lyon), comme engagé volontaire (1834-1835).

Mais, entraîné irrésistiblement vers les lettres, les sciences et les arts, il ne put renier plus longtemps sa vocation. Aussi, débuta-t-il bientôt dans le journalisme. La rédaction du *Cabinet de lecture*, journal alors purement littéraire, l'accueillit avec bienveillance. Les événements qui signalèrent et suivirent la révolution de 1830

le trouvèrent mêlé à la politique active, soit comme publiciste, soit comme vice-président d'une section des *Droits de l'Homme*, soit comme un des derniers secrétaires d'Armand Carrel, soit comme affilié à d'autres sociétés. Il connut et vit de près tous les hommes, petits alors, de cette époque agitée, MM. Guizot, Villemain, Lamennais, Cousin, le Père Enfantin, dont il partagea un moment les doctrines, Mme Sand; MM. Mauguin, surnommé *Mala-Lucrum*, Béranger, Wollis; en un mot, tous les hommes ardents de la presse et de la pensée.

Nommé sténographe (Chambre des pairs) au journal *la Tribune*, il ne tarda pas à passer (Chambre des députés) au journal *le Messager*, en la même qualité, qu'il y garda pendant trois ans.

Mais, avant cette bonne fortune dans la presse et à son retour du service militaire, comme réformé, il avait eu l'idée de se jeter dans l'imprimerie typographique, où, après avoir conquis laborieusement tous ses grades, il devint un correcteur distingué et largement rémunéré. A partir de 1836, il se livra exclusivement aux lettres et aux arts, y compris la musique, la sculpture, les antiquités, la numismatique. C'est alors qu'il fut admis à la collaboration plus sérieuse de quelques grandes publications : *Dictionnaire de la Conversation*, *Encyclopédie des Connaissances utiles*, *Dictionnaire des Dates*, etc., etc., ouvrages auxquels il fournit de beaux et nombreux articles.

Mais, fatigué de la vie parisienne, honteux de voir que, gagnant beaucoup d'écus, il ne pouvait équilibrer les recettes avec les dépenses, M. Bache voulut tenter définitivement une carrière positive, qui lui permit, en même temps, de cultiver la littérature et les arts, ses deux attractions invincibles. C'est alors qu'il songea résolument à l'Afrique, pays neuf et tout poétique à ses yeux. Sous le patronage de M. Auguste Pasquier, directeur général des tabacs de France et frère du grand-chaucelier de ce nom, il vint à Alger, en qualité d'employé à la direction des finances. C'était le 23 février 1839; et, depuis cette époque, il n'a plus quitté l'Algérie, sa patrie d'adoption.

Les exigences, parfois assez dures, d'un emploi administratif, les amères déceptions de plusieurs genres, ne purent jamais l'empêcher de se livrer, avec toute l'ardeur d'un esprit observateur et infatigable, mais toujours gracieux et poétique, à ses études favorites.

Aussi, le voyons-nous publier successivement diverses brochures sur l'Algérie, soit en prose, soit en vers, sans parler des innombrables articles semés par lui dans les journaux de l'Algérie : dans *Le Nador*, *l'Écho d'Oran*, *le Tlemcénien*, *l'Écho de l'Atlas*, *le Courrier d'Afrique*, *la France algérienne*, *l'Africain*, *l'Indépendant de Constantine*; ou dans les journaux de la France : *Le Toulonnais*, *le Var*, *le Moniteur de la Colonisation*, *la Semaine*, *l'Audience*.

D'après l'affirmation que M. Bache nous a plusieurs fois réitérée, si tous ses articles publiés dans la presse périodique et concernant l'Algérie, depuis 24 ans qu'il habitait l'Afrique, étaient réunis, il y aurait matière à former six ou huit volumes comme ceux de la *Bibliothèque des chemins de fer*.

Rappelons, en outre, que la *Revue africaine*, ce recueil si savant et si précieux, publié sous la direction de M. Berbrugger, à Alger, a déjà donné place, dans une série de sept ou huit numéros, à un long et laborieux travail de M. Bache, travail modestement intitulé : *Notice sur les Dignités romaines en Afrique*.

Mais revenons au passé.

Correspondant de l'*Institut historique de France* pendant plusieurs années, notre publiciste a été, en Algérie, et, depuis leur fondation, membre des deux seules sociétés savantes qui existent dans ce pays : la *Société historique algérienne*, dont nous venons de parler; et la *Société archéologique de la province de Constantine*. Il a fourni à chacune d'elles plusieurs articles justement appréciés.

Quant au caractère du talent de cet écrivain, c'est moins encore l'abondance que la pureté, la facilité et la clarté du style qui le distinguent toujours. M. Bache faisait bien le vers, il le *perlait*; mais il n'était pas poète (c'est là son propre jugement). M. Bache savait donc s'apprécier lui-même.

Quoi qu'il en soit, et c'est notre opinion, quelques-unes de ses productions poétiques sont étincelantes de verve et d'esprit; elles rappellent l'*humour* de Byron, son modèle. En prose, il est fin, spirituel, mordant; il a manié parfois le style charivarique avec assez d'audace et même de bonheur. Mais il a appris aussi à ses dépens ce qu'il en coûte à

Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour!

Vieil Africain, érudit, studieux, infatigable, M. Bache a remué, compulsé, fouillé tous les ouvrages, tant anciens que modernes,

qui ont été écrits sur l'Afrique septentrionale, pays qu'il connaissait parfaitement : géographie, histoire, ethnographie, coutumes, mœurs, légendes, traditions, il avait recueilli sur tout cela une foule incalculable de documents et de pièces qui font regretter que ses œuvres ne soient pas réunies en volumes. On a publié, par souscription, des choses qui étaient loin de valoir les travaux de M. Bache.

Voici les titres de quelques-unes de ses œuvres :

*La Corbeille aux mille fleurs*. Poésies. Paris, 1835, Ch. Gosselin, édit. 1 fort vol. in-8°. — Tiré à 500 exemplaires. Épuisé.

*Kamara*, conte barbaresque en quatre chants et en vers, sans préface, mais avec notes curieuses. Dédié à Alfred de Musset. Alger, octobre 1844, impr. de Bourget. 1 vol. in-8°. — Tiré à 100 exemplaires. — Non dans le commerce.

*Jacquemin Gringonneur, ou l'Inventeur des cartes à jouer*. Alger-Blida, juillet 1846, impr. Tissot et Roche. 1 vol. in-8°. — Tiré à 100 exemplaires. — Non dans le commerce.

*Ali ou Cent Sonnets*, conte barbaresque qui faisait suite à *Kamara*. Toulon (Var), 1846, impr. d'Aurel frères, 1 vol. carré long. — Tiré à 100 exemplaires. — Non dans le commerce.

*Du Calendrier arabe-musulman*. Marseille, 1849, impr. de Marius Olive. 1 vol. in-4° à 2 colonnes. — Tiré à 100 exemplaires. — Non dans le commerce.

*Les Oranaises*, Poésies. Oran, 1850. Impr. d'Ad. Perrier. 1 vol. in-32. — Tiré à 100 exemplaires. — Non dans le commerce.

La plupart des pièces contenues dans ce recueil ont été couronnées ou distinguées à l'Académie des Jeux-Floraux (Toulouse), dans différents concours.

*Poésies* (nouveau recueil), distinguées à l'Académie des Jeux-Floraux. Constantine, 1856. Impr. Abadie. 1 brochure in-8°. — Tiré à 100 exemplaires — Non dans le commerce.

Différentes brochures extraites (tirage à part et à 50 exemplaires) de la *Revue algérienne et coloniale*, et éditées par le ministère de l'Algérie et des colonies. In-8°. Paris, 1859 et 1860.

Enfin, un nombre prodigieux d'études ou articles variés, actuellement enfouis dans les journaux et dans les revues que nous avons cités.

Voilà, Monsieur et savant Directeur de la *Revue africaine*, une bien froide et bien pâle esquisse de la vie et des travaux de M. Bache. C'est bien sec et bien décousu, mais j'espère lui consacrer,

ailleurs et plus tard, un article mieux étudié, une notice plus éloquente, un hommage plus digne de lui et de son beau talent. Avec ces quelques renseignements, la presse algérienne pourra, du moins, dire à tous ses lecteurs quel fut l'homme, quelle fut sa vie et quelles furent quelques-unes de ses œuvres.

Ici, je puis placer le récit d'un malheur qui lui arriva il y a quelques années, malheur qui l'a vivement affecté et qu'il a déploré jusqu'à sa mort. Pendant qu'il était à Oran, quelques créanciers impitoyables ont profité de son absence pour faire vendre, après saisie, sur la place publique de Constantine, par commissaire-priseur, et pour quelques misérables petites dettes, la riche et précieuse bibliothèque de M. Bache. C'était un véritable trésor que cette bibliothèque, collection de beaux et savants livres, fruit des travaux et des sacrifices de toute la vie de M. Bache; elle lui avait coûté ONZE MILLE FRANCS. La vente a produit, je crois, *sept cents francs*. Les créanciers n'ont pas été payés!!! Avis aux hommes de cœur et d'intelligence. Cette privation a laissé autour du pauvre Bache un vide, un désert, une désolation, qui ont jeté souvent une grande tristesse sur ses jours.

Enfin, je dois, en terminant cette notice, rappeler surtout son souvenir à MM. Victor Bérard, Berbrugger et Ausone de Chancel, ses trois amis, ses trois vieux camarades en littérature algérienne, comme il se plaisait à les désigner, ses consolateurs dans les mauvais jours. Leurs noms étaient continuellement sur ses lèvres, et, jusqu'au dernier soupir, il a parlé d'eux avec l'effusion d'un cœur aimant, profond, et qui n'oublie jamais.

Peut être se souviennent-ils de ces vers qu'il fit autrefois, en pensant à la mort, au cyprès, au tombeau, cette trilogie de la fin de l'homme :

Vert cyprès au feuillage sombre,  
Pourquoi couvres-tu sous ton ombre  
Tant de gloire et tant de lambeaux?  
Que fais-tu triste et solitaire,  
Au milieu des cris de la terre,  
Toujours debout sur les tombeaux?  
— Je n'en sais rien.... Mais, quand vient l'heure,  
On me dit : *Arbre, veille et pleure!*...  
Je suis l'emblème du remords!...  
Moi, je porte, haine ou folie,  
Qu'on se souvienne ou qu'on oublie,  
Sans me lasser, le deuil des morts!...

Helas ! l'infortuné Bache aura-t-il son cyprès ? Pauvre et isolé (1), il est mort à Lambèse, où il était inspecteur des pénitenciers et aimé de tous les prisonniers. Peut être le crime, le repentir et la captivité, par les yeux des détenus, ont-ils, seuls, pleuré sa mort et salué son humble convoi !

RÉMÉON PESCHEUX.

J'ajouterai quelques mots au pieux souvenir de M. Réméon Pescheux :

Des nombreuses productions de Bache, je n'ai entre les mains que les suivantes : *Kamara*, conte barbaresque, Alger, 1844. — *Jacquemin Gringonneur*, Alger, 1846. — *Souvenirs d'un voyage à Mogador* (1859). — *Origine et institution de la propriété arabe* (1860). Les deux derniers ouvrages sont des tirages à part d'articles publiés dans la *Revue maritime et coloniale*. Malgré le caractère personnel de la narration dans le *Voyage à Mogador*, Bache a dû tenir la plume pour un autre, car il n'avait jamais dépassé les limites de l'Algérie dans ses rares pérégrinations.

Le petit poème de *Kamara*, dédié à Alfred de Musset, indiqué seulement par ses initiales, appartient au genre un peu décousu de ce charmant écrivain ; Bache avait même, selon l'habitude des imitateurs, un peu outré le défaut de son modèle particulier et de l'école de Sterne, en général. Aussi, on arrive au bout de l'œuvre enchanté de l'esprit de l'auteur, ravi de bon nombre de vers heureux qu'il trouve en sautillant d'un sentier à l'autre ; mais, quant au sujet en lui-même, bien attentif et bien perspicace est celui qui, parvenu à la dernière ligne, en a suivi ou même saisi le fil.

J'ai dit que ce spirituel pastiche était semé de vers heureux : parmi plusieurs passages que l'on pourrait citer à l'appui de cette assertion, choisissons d'abord celui-ci, où Bache fait parler une jeune musulmane éprise d'un chrétien :

Et j'ai dit en mon cœur : Esclave solitaire,  
Dois-je vivre et mourir sans ami sur la terre ?  
Faut-il marcher dans l'ombre, et chercher le chemin  
Où n'ont jamais fleuri la rose et le jasmin ?

---

(1) M<sup>me</sup> Bache et sa fille attendaient à Alger l'installation à Lambèse de M. Bache pour le rejoindre plus tard.

Aimer!... serait-ce un crime?... Arrache-t-on le lierre  
Parce qu'il grimpe autour des colonnes de pierre,  
Et suspend à l'ormeau ses amoureux festons?...  
Au souffle du zéphyr, s'ouvrent tous les boutons....  
Et les petits oiseaux, dont la voix est si douce,  
Deux à deux, en chantant, s'endorment sous la mousse....

Il y a, à la strophe VIII du 4<sup>e</sup> et dernier chant, un autre tableau de l'amour, pour lequel ont posé, évidemment, un étudiant et une grisette; par conséquent, dans un genre un peu gaillard. Je n'en parle ici que pour mémoire; il ferait un trop violent contraste à la circonstance qui me met la plume à la main!

Il vaut mieux terminer les citations par un autre tableau, qui fait également antithèse, mais sur un ton différent: c'est la description d'un café maure des premiers temps, sinon de la première classe. Les vieux algériens s'en rappellent bien quelques-uns qui répondaient à ce signalement:

Nous voilà donc entrés dans la boutique, un bouge,  
Où fumasse en un coin quelque chose de rouge  
Comme du feu. Sa forme était un carré long.  
Pour plancher, le sol cru, pour lustre de salon,  
Un godet suspendu par un brin de ficelle,  
D'où s'échappe la flamme en tremblante étincelle;  
Puis, des bancs tout autour, bahufs de cent façons  
De nattes recouverts; et d'autres paillassons,  
Si noirs et si crasseux, tapissaient les murailles,  
Qu'ils ressemblaient, dans l'ombre, aux draps des funérailles.  
Au fond de l'ancre, en bloc, sur un méchant tapis,  
Trois musiciens barbus galamment accroupis,  
Faisaient de la musique — avec deux bayadères —  
Capable d'inspirer la danse aux dromadaires....  
Jugez-en par les noms des instruments: l'un d'eux  
Souffle dans le *djouak* un air d'en avant deux,  
L'autre bat sur un *tar*, tandis que le troisième,  
Raclant l'*arabbebah* fait grincer le poème  
Que, d'un ton nasillard, glapissent les houris,  
Entre un coup d'anisette, un hoquet et les cris...

Le reste suit sur le même ton.

Quant à l'instrument que Bache appelle ici *arabebbah*, on devine, que c'est le *Rebab*. Il est facile, du reste, de corriger l'inexactitude en substituant cet hémistiche à l'autre: écorchant le *Rebab*....

Si, après avoir lu ces vers, on demeure de l'avis de Bache, qui ne se croyait pas poète, on hésitera peut-être un peu à l'avouer après lecture de la lettre suivante écrite par Victor Hugo

à notre auteur qui lui avait envoyé son poème de *Kamara* (V. p. 71 de cet ouvrage) :

« *A. M. Bache, employé des finances à Alger.*

Paris, le 14 janvier 1840.

« La lettre que je reçois de vous, monsieur, me fait regretter  
» vivement celle que j'ai perdue. J'ai lu vos beaux vers ; ils sont  
» dignes de votre beau ciel. Ne nous enviez pas et ne vous  
» plaignez pas. Ici, il pleut à verse, il neige, il gèle, il fait nuit  
» à trois heures. Vous voyez que nous sommes très-malheureux.  
» Comparez-vous à nous : Paris est dans la boue, Alger est dans  
» un rayon de soleil. Continuez donc de faire de beaux vers. La  
» poésie est comme l'hirondelle, elle va où le ciel est bleu. En  
» ce moment, elle est chez vous ; vos vers le prouvent, monsieur.  
» Recevez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments. »

« VICTOR HUGO. »

C'est une double bonne fortune d'avoir à enregistrer ce témoignage honorable pour Eugène Bache, et de pouvoir exhumer une lettre de notre grand poète, d'un ouvrage devenu introuvable, *Kamara*, tiré à 100 exemplaires seulement, n'ayant d'ailleurs jamais été dans le commerce.

Dans la note supplémentaire qu'on vient de lire, je n'ai pas eu la prétention de compléter le travail de M. Réméon Pescheux, où lui-même signale des lacunes, qu'il se propose de combler plus tard. J'ai voulu seulement m'associer au pieux hommage qu'il a rendu à Bache, en disant quelques mots sur un des ouvrages que j'avais sous la main et que M. Réméon ne possède sans doute pas.

Ce que nous publions tous deux, aujourd'hui, dans la *Revue Africaine* n'est donc qu'un travail préparatoire ; Bache mérite une biographie plus étendue, plus développée, et il ne dépendra pas de nous qu'il ne l'obtienne prochainement (1). A. BERBRUGGER.

---

(1) Voici l'état exact des services militaires et administratifs de Bache que son ancien chef et ami, M. Testu, a bien voulu nous communiquer : — Bache, soldat, puis caporal au 20<sup>e</sup> de ligne, du 13 janvier 1834 au 26 octobre 1835. — Commis à la Direction des finances, 28 janvier 1839. — Id. à la Direction des affaires civiles d'Oran, 27 octobre 1847. — Id. à la Préfecture d'Oran, 1<sup>er</sup> août 1849. — Id. à la Préfecture de Constantine 24 septembre 1851. — Id. de 1<sup>re</sup> classe, ibid., 1<sup>er</sup> mars 1852. — Commis principal, ibid., 1<sup>er</sup> janvier 1856. — Idem, à la Préfecture d'Oran, 1<sup>er</sup> décembre 1857. — Vérificateur-adjoint des poids et mesures à Constantine, 1<sup>er</sup> juillet 1860. — Inspecteur de la Maison centrale de Lambèse, 1<sup>er</sup> juin 1863.